

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot

## Le Monde

**Au Panama, le peuple des Kunas retrouve son image et son histoire -  
Une condensation de l'inévitable puissance du geste cinématographique**

Le premier film d'Andrés Peyrot s'adosse à un autre, un documentaire fantôme qui hante ses personnages : en 1975, l'explorateur français Pierre-Dominique Gaisseau se rend au Panama pour y filmer la communauté des Kunas, peuple d'Amérindiens vivant dans l'archipel de Kuna Yala, le long de l'archipel caraïbéenne du pays. Avec femme et enfant, l'homme s'installe là pendant plus d'un an, trouvant ce que son œil d'ethnologue occidental était venu chercher : un mode de vie « primitif » protégé de la modernité, d'étranges rituels sur lesquels s'appuie cette société matrilocale. Son voyage donnera lieu à un film, *Dieu est une femme*, mais une tourmente financière le fait disparaître de la circulation.

Près de cinquante ans plus tard, Andrés Peyrot se rend dans le village d'Ustupu, où le souvenir de cette visite reste vivace. Vieux et jeunes, tous connaissent l'existence du film qu'ils rêvent de voir projeté ; c'est un morceau de leur histoire, sinon d'eux-mêmes. **Peyrot mène l'enquête suivant de près un magnifique personnage**, le poète et psycholinguiste Arysteides Turpana, conscience de sa communauté et figure centrale du documentaire – il meurt du Covid-19 en 2020 laissant le récit orphelin de son héros. Mais le portrait que dresse *Dieu est une femme* se veut d'abord collectif.

Au moment où l'on y croyait plus, une copie est retrouvée dans une cave française. On fait venir le cinéma jusqu'à Ustupu. Sur une place, on dresse une toile de tissu blanc. Pour l'occasion, des jeunes femmes reviennent au village, découvrant pour la première fois leur père à l'écran, retrouvant la jeunesse de leur mère – chacun y reconnaît ses vivants et ses morts, ses visages aimés. Et il y a là, dans cette salle de projection fabriquée avec les moyens du bord, ni plus ni moins qu'une condensation de l'inévitable puissance du geste cinématographique : **le fantasme d'un homme laissant s'échapper des bouffées de vérité.**

Murielle Joudet

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot



## Plutôt deux fois Kunas - le documentaire d'Andrés Peyrot déjoue les clichés sur une communauté prétendument figée dans le temps

Une idée circule avec force dans le documentaire d'Andrés Peyrot, tourné au large des côtes du Panama où vit le peuple autochtone des Kunas. Ce que le cinéma donne en dieu tout-puissant, il peut le reprendre. Se laisser filmer, est-ce faire une offrande à celui qui tient la caméra ? Faut-il plutôt parler d'un prêt, ce qui revient à contracter une dette envers la personne filmée ? Il y a cinquante ans, l'explorateur français Pierre-Dominique Gaisseau s'installait en pays kuna avec femme et enfant pour filmer les coutumes indigènes.

Fasciné par les rites d'initiation réservés aux femmes, il mettait en boîte un film qui disparut ensuite dans la nature, coulé par ses financeurs sans avoir jamais été projeté. Un demi-siècle plus tard, nous voici témoins du désarroi des Kunas privés de cette représentation d'eux-mêmes, qui contient « *les fondements de leur dignité* » comme ils l'expliquent à la caméra, mais aussi les seules traces existantes de leurs proches décédés depuis.

Les indigènes, c'est bien connu, l'Occident les aime en pagne et avec des plumes. Un certain pacte ethnographique qui a mal vieilli, avec ses petits arrangements folkloriques, est épinglé par les premiers concernés. Ce qui n'empêche pas une réelle affection des Kunas envers « leur » film passé au rang de légende, transmis oralement aux jeunes générations, et qu'on leur verra restitué grâce à une miraculeuse copie restaurée à Paris.

Jeune cinéaste suisse-panaméen, Andrés Peyrot va jusqu'à reprendre le titre initial du projet de Gaisseau, *Dieu est une femme*. Choix délicat. Tout comme l'était le pari d'aller filmer ce peuple que le cinéma a trahi la première fois, sans certitude que la démarche déboucherait effectivement sur un *happy end* réparateur. **Le film donne du grain à moudre sur la valeur des images manquantes.** La place accordée aux modes d'expression modernes de cette communauté, du rap aux études de cinéma, déjoue judicieusement le stéréotype du peuple figé dans la tradition, rendu à l'ici et maintenant.

Sandra Onana

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot

## L'Humanité

**Un bijou d'écoute, sur les traces d'un film devenu légendaire**

C'est une chasse au trésor, une quête d'un objet filmique disparu, devenu quasi mythique. *Dieu est une femme*, le premier long métrage d'André Peyrot, revient sur les images de Pierre-Dominique Gaisseau tournées dans la communauté fermée des Kunas au Panama. L'explorateur cinéaste s'y était immergé avec en 1975. Si depuis les bobines se sont mystérieusement évaporées, les Kunas, eux, n'ont jamais perdu l'espoir de se voir un jour sur grand écran. Peyrot entend parler du film en 2010. Commence alors un voyage dans le temps qui vise à sauver de l'oubli ces archives d'un temps révolu. *Dieu est une femme*, titre initialement choisi par Gaisseau, est totalement réinventé. Car il ne s'agit pas de raconter l'« exotisme » à la manière de son prédécesseur. Faire dialoguer morts et vivants et se souvenir, tel est le souhait d'Andrés Peyrot.

Une séquence en noir et blanc montre d'abord Gaisseau présentant son nouveau projet sur des plateaux télé. Puis, Peyrot donne à voir le présent, recueillant les souvenirs de tournage des Kunas. Les plans s'attardent sur les visages comme pour signaler la singularité et l'intimité des êtres. Ce film est une partie de leur vie... La superposition de diverses strates - passé et présent, mise en scène et réalité - est troublante. Elle rappelle, tout en les dénonçant, la scénarisation et le regard occidental de Gaisseau, sa propension à filmer les Kunas comme il les rêve et non pas comme ils sont. Sa voix off disparaît au profit de leurs chants et de leurs récits. Résultat : un bijou d'écoute qui accueille une communauté en conversation. Sans lui donner d'indications précises, André Peyrot guide le spectateur tout en faisant confiance à ses ressentis.

*Dieu est une femme* est **une ode à la mémoire. On y questionne le pouvoir de résurrection du cinéma et sa capacité à transmettre les messages des ancêtres.** Projeter le film de Gaisseau sur des visages ou une église en ruine incarne bien cette force. Pour faire face à la raréfaction des ressources, à la compromission avec les valeurs capitalistes et aux influences néo coloniales, les Kunas devront réaffirmer leur conscience politique. Sans les cantonner à leurs traditions, André Peyrot montre une communauté tournée vers le futur qui souhaite s'extraire de sa léthargie. Le cinéma accompagne le mouvement.

Floriane Jacquin

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot

## LA SEPTIÈME OBSESSION

Un film qui ensorcelle un peu plus à chaque scène

Oscarisé pour son documentaire *Le Ciel et la boue* en 1961, l'explorateur Pierre-Dominique Gaisseau décide en 1975 de partir à la rencontre des Kunas, peuple reclus du Panama où les femmes sont particulièrement vénérées, vivre un an auprès d'eux et leur consacrer un film. Après quelques mois, et tandis que le long-métrage prend forme, tout s'arrête : une faillite – de celles dont on n'identifie jamais vraiment la nature et les raisons profondes, mais dont les stigmates traversent les décennies – détruit le projet et la copie est confisquée. Un drame qui mettra fin à la carrière du cinéaste, et une plaie béante pour les Kunas qui, plus qu'éconduits, se sentiront trahis et violés dans leur identité.

Cinquante ans plus tard, *Dieu est une femme* de Gaisseau est devenu un mythe local, le reliquaire d'une mémoire spoliée attendant toujours d'être restituée, et qui trouve une chance d'enfin l'être quand une copie est soudainement retrouvée à Paris. Une projection au village est alors organisée. Les fictions sur des fictions ont été légion ces derniers mois (Michel Gondry, Kim Jee-woon, Cédric Kahn) ; on se souvient du récent *Au cimetière de la pellicule* de Thierno Souleymane Diallo, documentaire sur le premier film de fiction guinéen, aujourd'hui perdu ; voici dans leur sillage un documentaire sur un documentaire, dont l'absence de matière fictionnelle n'occulte en rien le souffle romanesque.

**L'édifice d'Andrés Peyrot embrasse à la fois dans sa narration, sa mise en scène et son montage l'idée magique que les Kunas se font de ce film qui leur a été volé, s'autoponctuant ici et là de bribes de la copie retrouvée, extraits jaunis par les années d'enfermement, qui, en resurgissant, revêtent quelque chose d'organique, de vivant.** Les images savent quels yeux les regardent, et nous ne leur importons guère – seuls comptent les Kunas. Les ayant pour beaucoup attendues toute leur vie, ils sont des milliers à être venus les découvrir sur ces draps cousus entre eux pour l'occasion. À l'ère des réalisateurs, le cinéma n'a que rarement l'opportunité de montrer qu'il peut aussi avoir sa volonté propre. *Dieu est une femme* lui en offre une : se sachant vue par ceux qui doivent la voir, la pellicule respire.

Jérémie Oro

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot



« *Quand j'aurai fini ce film je vous le donnerai* » avait assuré en 1975 l'explorateur français Pierre-Dominique Gaisseau, oscarisé treize ans plus tôt et que des démêlés bancaires, puis la mort, empêcheront d'honorer sa promesse. La tribu des Kuna n'a pas vu l'ombre d'une image de son documentaire, tourné dans leur île du Panama.... Près d'un demi-siècle plus tard, le réalisateur Andrés Peyrot est parti à la recherche de ce film ethnographique perdu, pour l'apporter, enfin, à une population fort éloignée de la représentation quelque peu exotique qu'il en donne. A l'opposé de l'écrasement du réel que l'on devine dans certains plans de l'explorateur Pierre-Dominique Gaisseau arrachés à l'oubli, **le cinéaste helvético-panaméen signe un documentaire singulier, qui intègre à son processus d'élaboration les Kunas avec une justesse porteuse d'émotion.**

François Ekchajzer

## LA GRANDE PARADE

Si le point de départ du film est bel et bien le tournage entrepris en 1975 par Pierre-Dominique Gaisseau sur la communauté des Kunas au Panama, les points communs entre le documentaire ici mis en image par Andrés Peyrot et son ancêtre à la copie confisquée se limiteront à son simple titre. Le réalisateur ne présente ni une suite, ni un remake et encore moins une continuité, il s'agit d'une enquête qui par sa dimension de périple (10 ans de réalisation) devient une quête, doublée d'un témoignage responsable qui s'emploie à déconstruire son propre genre en ce qu'il a pu commettre de réducteur lorsqu'il aborde un peuple premier et sa culture sous l'angle simpliste/exotique d'une vision occidentale. Les points de vue présentés sont multiples, comme les procédés de mise en scène employés. Les parcours émotionnels des Kunas conduisent à des questions aussi larges que concrètes, politiques, écologiques, historiques. **Un documentaire complet et passionnant.**

Nelly Bonnet

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot

The logo for Slate, consisting of the word "Slate" in white, sans-serif font, centered within a solid purple square.

## Un conte enchanté et pourtant réaliste sur une quête extraordinaire

Ce documentaire commence comme une fiction. L'histoire *bigger than life* d'un aventurier, qui aurait obtenu un Oscar à Hollywood avant de disparaître dans le soleil couchant d'un oubli total. Mais cet ethnologue français a bien existé, il s'appelait Pierre-Dominique Gaisseau (1923-1997). Le film d'Andrés Peyrot ne raconte pas son histoire. Il s'agirait plutôt d'une aventure autrement épique, celle d'un peuple dont on n'a guère plus entendu parler, les Kunas, société indigène de la côte caribéenne du Panama, qui vainquirent les troupes du gouvernement au début du XX<sup>e</sup> siècle et s'adjugèrent une autonomie pour un mode de vie singulièrement démocratique, qui dure toujours.

Mais *Dieu est une femme* ne raconte pas non plus l'histoire des Kunas. Il s'invente à partir d'une absence, d'une disparition, entre eux et Pierre-Dominique Gaisseau. L'ethnologue oscarisé est venu filmer les Kunas en 1975. Il a vécu un an parmi eux. Rentré en France travailler au montage de ce qu'il avait tourné au Panama, il a été dépossédé de ce qu'il avait tourné par la banque auprès de qui il avait emprunté pour produire le film ethnologique qu'il voulait terminer. Bobines saisies, fin du projet. Puis, en 1997, il est mort.

Celles et ceux qui l'avaient accueilli, lui et sa famille, attendaient le film, supposé construire une image d'eux, individuellement et collectivement. Mais rien ne revenait, les décennies passaient. Jusqu'à ce qu'un jeune réalisateur suisse-panaméen, Andrés Peyrot, entende parler de cette histoire et parte à la recherche de ce qu'il est advenu du film de 1975 qui devait déjà s'intituler *Dieu est une femme*, formule tapageuse évoquant la place effective des femmes dans les pratiques culturelles des Kunas et leur organisation sociale.

C'est le début, seulement le début, de l'étonnante aventure que raconte en effet le film d'Andrés Peyrot. Grâce à des personnalités singulières et souvent pleines de verve autant que de savoirs, grâce aussi à un montage qui laisse ouverts les espaces vides où peuvent résonner de multiples échos aux faits et gestes, paroles et souvenirs exposés, se déploient simultanément une sorte de conte enchanté et pourtant réaliste, ainsi qu'une multitude de questions.

Parmi elles, grande magie colorée, l'image de cette femme aujourd'hui dans la lumière des images d'elle il y a un demi-siècle, invoque **une puissance bien supérieure au regard folklorisant et sensationnaliste de l'ethnologue français**. Magie matérielle, laïque et sacrée, de l'enregistrement et de la projection de cinéma, du présent d'alors et du présent de maintenant, où les vivants et les morts, les humains et les non-humains, les mémoires et les imaginaires jouent ensemble à l'infini.

Jean-Michel Frodon

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot



## Une voie d'émancipation pour les Kunas... beauté ultime du film

En 1975, un réalisateur Français, Pierre-Dominique Gaisseau, oscarisé en 1962 pour un film appelé *Le Ciel et la boue*, part au Panama, chez les Kunas, y poser sa caméra. Il s'installe dans la communauté avec femme et enfant pour filmer les rites d'une société considérée comme « matriarcale ». Lorsque l'argent vient à manquer, la banque, qui a prêté au réalisateur, lui confisque le film, rendant toutes les images tournées durant le reportage invisibles. Presque un demi-siècle plus tard, Andrés Peyrot, un Suisso-panaméen, fait une rencontre avec Orgun, un réalisateur Kuna, lors d'un festival de cinéma à Panama.

L'aventure débute quand Peyrot découvre cette histoire, dont la dimension est quasi-mythique dans la communauté, et décide d'observer la démarche des Kunas pour se réapproprier cet héritage exogène. Le documentaire retrace comment cette mémoire, fixée chimiquement sur une pellicule, sera retrouvée et restituée à la tribu, presque cinquante ans plus tard.

Après avoir retrouvé une copie très dégradée du film au ministère Panaméen de la Culture, laquelle ne contenait que des images abîmées et partiellement visibles, un coup du sort et quelques voyages à Paris permettent de retrouver une ultime copie, restaurée (avec le concours du CNC) et des rushs confiés par Gaisseau à un vieil ami de la famille. C'est alors que le documentaire prend une toute autre dimension, autour de la projection de l'œuvre originale.

Une véritable dynamique se construit pour mettre en œuvre la séance elle-même. C'est bien la démarche, le chemin qui devient le cœur même du propos. A ce moment, plusieurs enjeux rentrent en jeu. D'abord, le cinéma révèle une partie de son essence, voire sa sève originelle, lorsqu'il fixe les êtres vivants dans une sorte d'immortalité. Andrés Peyrot se servira d'ailleurs d'un dispositif qui propose une surimpression des images d'époque sur les protagonistes eux-mêmes, ou leurs enfants. **Ces plans sont poignants, chargés d'une émotion certaine, outre que leur esthétique est étourdissante.**

François Armand

# DIEU EST UNE FEMME

Un film d'Andrés Peyrot



**Une très étonnante quête cinéphilique et ethnologique. Un film de témoignage, de mémoire et de promesse tenue, à la fois intrigant et affectueux.**

S'immerger dans la vie d'un village de l'archipel des San Blas, le long de la côte panaméenne, côté mer des Caraïbes, et filmer les cérémonies d'initiation de cette société matriarcale : tel était le projet du documentariste français Pierre-Dominique Gaisseau, oscarisé en 1962 avec *Le Ciel et la boue*. Et de fait, en 1975, le cinéaste tourne une année sur place, accompagné par sa femme Kyoko et leur fille Akiko. À Ustupu, le souvenir de cette expérience cinématographique est encore bien vivace, mais nul n'a plus jamais entendu parler du film. Et pour cause, il n'a jamais vu le jour, emporté par une tourmente financière.

Mais à l'initiative de Turpana, un natif d'Ustupu ayant tourné le dos à son statut local de "nele" (clairvoyant) pour devenir un psycholinguiste émérite, le film refait miraculeusement surface (d'abord des bobines détériorées abandonnées dans des cartons au ministère de la Culture, puis deux ans plus tard une copie retrouvée en France dans une cave). C'est le moment pour les Kunas de réfléchir : "Comment les autres nous voient ? Comment nous voyons-nous nous-mêmes ?" Et une projection événement se prépare à Ustupu...

**Tissant son film comme une couverture de cérémonie et couturant très adroitement passé et présent, individus et collectif, et générations différentes, Andrés Peyrot réussit à créer du suspense autour de l'enquête amenant à la mystérieuse résurrection du film originel, mais surtout à mettre en lumière l'Histoire et la culture traditionnelle des Kunas confrontée à la modernité.** Très bien monté (par Sabine Emiliani) et mis en musique (par Grégoire Auger), le film navigue en variations autour de son axe central et tire le meilleur profit d'un matériel de base assez ténu, orchestrant avec une simplicité sophistiquée le face-à-face à multiples facettes de deux mondes très distincts. Et au final, la promesse est tenue.

**Fabien Lemerrier**